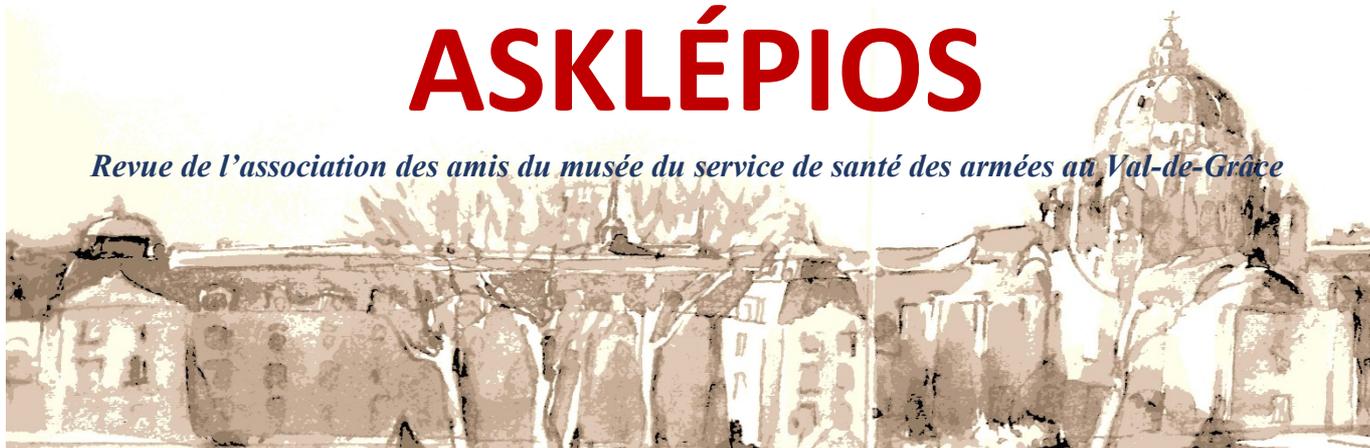


ASKLÉPIOS

Revue de l'association des amis du musée du service de santé des armées au Val-de-Grâce



Directeur de publication : Olivier Farret

Rédacteur en chef : François Eulry

Rédacteur en chef adjoint : Jean-Dominique Caron

Impression Commissariat des Armées – IR – PGP" Prix : 5 euros

Dépôt légal : juillet 2023 – ISSN : 2677-5174

numéro 14

Le mot du Président

Au printemps 2003 le médecin général inspecteur Maurice Bazot, alors président de l'AAMSSA, écrivait dans le bulletin de l'association : « La présence de deux représentants de l'association Santé Navale et Outre-mer incarne le désir d'une collaboration sans cesse plus étroite entre les diverses associations de la Défense et du Service de santé en particulier. » Depuis cette époque, des membres du conseil d'administration siègent dans différentes associations (ASNOM, SEVG, GORSSA...) et réciproquement.

Au-delà du Service de santé, l'AAMSSA a tissé des liens féconds avec la Société des amis du musée de l'Armée (le président de l'AAMSSA est membre du CA), l'Académie des sciences d'outre-mer, la Société d'histoire de la pharmacie, la Société des amis du musée de la Grande Guerre de Meaux. Cette association consacre une rubrique de sa revue à « La médecine et la guerre » écrite par votre président, avec une iconographie mettant en valeur les collections du musée du Service de santé des armées. Cette collaboration donne lieu à des visites du musée du SSA, à des conférences et à la réalisation de colloques en particulier à l'École du Val-de-Grâce. Citons aussi les Amis du Baron Larrey avec un colloque à Beudéan, village natal de l'illustre chirurgien du Premier Empire. Ces visites organisées par l'AAMSSA sont aussi source de rencontres avec d'autres associations. Récemment, l'Association internationale des amis de Pierre Loti a visité le musée dans le cadre des hommages rendus à la mémoire de l'écrivain pour le centenaire de sa mort. Rappelons que son frère Gustave Viaud était chirurgien de la marine.

Les Journées Européennes du Patrimoine des 16 et 17 septembre sont une occasion de faire découvrir à vos proches le musée du SSA dans ce cadre prestigieux de l'ancienne abbaye du Val-de-Grâce. Comme à l'accoutumée, l'AAMSSA sera présente. Les séances du Comité d'histoire reprendront dès l'automne, les 18 octobre et 13 décembre. La nouvelle saison musicale en l'église du Val-de-Grâce débutera le dimanche 4 octobre. La vente d'entraide de la SEVG se tiendra dans le cloître du 23 au 25 novembre 2023. Bon été à tous !

MGI 2s Olivier Farret

Sommaire

| | |
|---|----|
| <i>Le mot du président</i> | 1 |
| <i>Le mot du rédacteur en chef</i> | 2 |
| <i>Des carrières du Val-de-Grâce au sous-sol parisien</i> | 2 |
| <i>Henri Laborit, témoignage (1^{ère} partie)</i> | 11 |
| <i>Lu pour vous</i> | 18 |
| <i>Expositions au musée du SSA</i> | 20 |

Le mot du rédacteur en chef

Voici un numéro d'Asklépios un peu inhabituel, où vous lirez, presque tout au long, la plume élégante et précise de notre rédacteur-en-chef honoraire, toujours fidèle et surtout très attentif à la revue qu'il a fondée, devenue votre Asklépios, je veux dire le médecin-général-inspecteur (2s) Maurice Bazot.

C'est le choix délibéré de la rédaction que de lui consacrer la quasi-totalité de cette publication, une manière de lui rendre hommage – ce qu'il ne voudrait pas, mais la rédaction est libre de ses choix – à l'occasion de deux articles magnifiques qu'il nous a confiés, les textes, en réalité, de deux conférences qu'il donna – la dernière tout récemment – devant le Comité d'Histoire de notre chère AAMSSA : après celle sur les Carrières (de pierres, pas celles du tableau d'avancement !) sous le Val-de-Grâce ou l'hôpital Cochin par exemple, ce "gruyère" à la Française, c'est-à-dire riche de trous, ce fut celle qui, je l'avoue, me touche davantage, concernant le grand Henri Laborit dont, dès notre entrée à l'ESSM de Lyon, j'entendis parler avec mes camarades, puis en stage d'application au Val-de-Grâce. Cette invention au Val, justement – au sens latin de la "découverte – du *Largactil*® et de ses implications révolutionnaires en psychiatrie me fascina vingt-cinq ans après son éclosion quand j'étais interne dans l'un des derniers services de neuropsychiatrie, à Lyon chez mon Maître Alexandre Garde dans le vieil Antiquaille, qui parlait de Laborit avec une admiration teintée de tendresse, j'ose le mot alors qu'il l'avait à peine croisé je crois, et d'ironie amusée quand il s'adressait au santard de son équipe ; lequel Henri Laborit publiait à l'époque très exactement « *L'éloge de la fuite* », un livre qui me remua au point qu'il resta un temps mon livre de chevet...

Restera toutefois de la place pour le traditionnel *Lu pour vous*, en particulier sous les signatures de notre secrétaire général et de notre rédacteur en chef adjoint. Bonne lecture !

MGI (2s) François Eulry

Des carrières du Val-de-Grâce au sous-sol parisien

(texte d'une conférence au comité d'histoire)

« *Que de matière à réflexion en considérant cette grande ville formée, soutenue par des moyens absolument contraires. Ces dômes, ces clochers, ces voutes, ces temples, autant de signes qui disent à l'œil que ce que nous voyons en l'air manque sous nos pieds* »

Louis Sébastien Mercier
(Tableaux de Paris 1781)

Lors de la restauration de l'ex-abbaye royale du Val-de-Grâce, l'occasion m'a été donnée de souvent me rendre sous l'édifice et d'arpenter les carrières lors de leur restauration. C'était une nouvelle occasion d'étendre ses connaissances, de découvrir celles, voisines, de Cochin et d'approfondir l'histoire du sous-sol parisien.

C'est à la découverte des carrières de Paris que je vous convie ainsi qu'à celles de ses occupants, les cataphiles.

J'ai **exclu de cette présentation** le secteur particulier des catacombes¹ et des autres facettes du Paris souterrain ;

- qu'ils soient fonctionnels, égouts, réseaux hydrauliques, électriques, du gaz, informatiques, etc.

- qu'ils soient des lieux de loisirs remis à la mode.

Que dirait Sébastien Mercier, ce penseur du XVIIIème siècle, s'il voyait avec les travaux des futurs RER les tunneliers creuser encore davantage... Personne n'ignore plus que, si l'on rasait la totalité de la surface de Paris, les matériaux recueillis ne suffiraient pas pour combler les vides de ses souterrains...

Mais d'abord quelques mots sur ce qui m'a poussé à évoquer un thème aussi éloigné de mes compétences.

Comme chacun ne le sait peut-être pas, j'ai terminé ma carrière de médecin des armées au Val-de-Grâce, sous-directeur puis directeur de l'école du même nom. Soit plus de huit années qui s'échelonnent du 1er novembre 1986 au 9 janvier 1995. Ce fut l'occasion, à côté des

¹ Des carrières, faussement appelées catacombes par analogie avec celles de Rome, seuls 5 % furent reconverties en ossuaires au XVIIIe pour assainir Paris.

fonctions prioritaires pédagogiques attachées à cette fonction de « doyen », la découverte de l'histoire de l'ex-abbaye royale et une forte implication dans sa restauration, le directeur étant de facto président de la commission mixte Défense-Culture chargée de la restauration des bâtiments.

Les carrières du Val-de-Grâce

La plupart d'entre vous ont une connaissance suffisante du Val-de-Grâce, d'où la brièveté d'un rappel historique.

L'héritier de la couronne de France se fit attendre 23 ans. Lorsqu'elle fut enfin « grosse », Anne d'Autriche promit à Dieu de lui élever un temple magnifique. Elle en confia la réalisation à l'architecte **François Mansart**. Dès 1638 le projet de construction d'une église et d'une abbaye y fût entamé. Mais rapidement les premiers travaux échouèrent en raison des nombreux vides laissés sous terre par des générations de carriers. Il s'agissait d'anciennes carrières en piliers tournés datant du Moyen-âge et exploitées du 13^e au 17^e siècle.



Leur consolidation préalable entraîna des retards importants et un dépassement budgétaire imprévu.

Alain Clément a publié en 1993 les détails du marché.² « Le 20 mars 1645, Anne d'Autriche nomme Jacques Tubeuf contrôleur de ses bâtiments [...] les maçons Augustin Monnard et Simon Delespine font un relevé de travaux de confortation à réaliser [...]. Le 27 avril 1645 un marché est passé avec Pierre Lemaistre, maître des œuvres de maçonnerie de la ville pour les travaux à effectuer dans les carrières souterraines [...] et un second marché avec Monnard et Delespine pour la construction de la crypte et du soubassement de l'église.

² « Liaison SEHDACS » 1993, n°11 (ISSN 0243-251 X) Carriers et carrières du Faubourg Saint-Jacques, « le Val-de-Grâce »

³ Près de 7 millions d'euros, soit

Les maçons Nicolas Messier et Claude Convers pour le mur de l'église jusqu'au niveau des voutes, ces derniers s'engageant à terminer tous ces travaux pour le 30 juin 1646. Mais en octobre on avait dépensé 275 000 livres³ et les murs sortaient à peine de terre. Tubeuf cassa le marché avec Mercier et Convers et le 19 octobre 1646 remplaça Mansart par Lemaistre».

Cependant Mansart a tiré une partie de sa notoriété de la qualité de ses consolidations si particulières, car elles n'ont pas bougé aujourd'hui.

Les carrières situées sous l'îlot du Val-de-Grâce – ex-hôpital et École – constituent un réseau dans le réseau qui déploie sous Paris ses quelques 300 kilomètres, un réseau quasiment isolé du reste. Vaste et tortueux, sans véritable repère, il constitue un véritable dédale.

Voici le *récit anecdotique* de sa « découverte » par l'équipe directionnelle en place :

Le 26 mai 1987, le MGI Laverdant, directeur de l'EASSAT, rend compte au commandant de l'îlot du VDG, le médecin-Chef de l'HIA et responsable de la sécurité, de pénétrations itératives dans les sous-sols de l'îlot du VDG s'associant à des dégradations des carrières souterraines, vols, pillages, mutilations irrémédiables des plaques d'orientation gravées, destruction de confortations.

Les conséquences de ce vandalisme sont confirmées par une commission composée des membres du centre de recherche sur les MH (Culture), de l'université Pierre et Marie Curie et son laboratoire de géologie structurale (Éducation nationale), des laboratoires de géologie des bassins de sédimentation du comité de restauration des monuments historiques (MH) et de la Société d'études historiques des anciennes carrières et cavités souterraines (SEDAHCS).

exactement : 6 926 557,31 euros

Elles étaient le fait de cataphiles. Leur point d'accès principal se situait au niveau de la façade est de l'église à l'aplomb du chœur des religieuses. Surplombant un escalier, il existait alors un édicule (*ci-dessous, à droite*) fermé d'une grille dont la serrure était régulièrement forcée.

Outre la destruction de cette construction et la condamnation d'autres accès - des puits de service - trois dispositions furent arrêtées : isolement du réseau par injections de béton et de mâchefer aux différents points d'accès connus, protection avec demande de classement du site, restaurations.

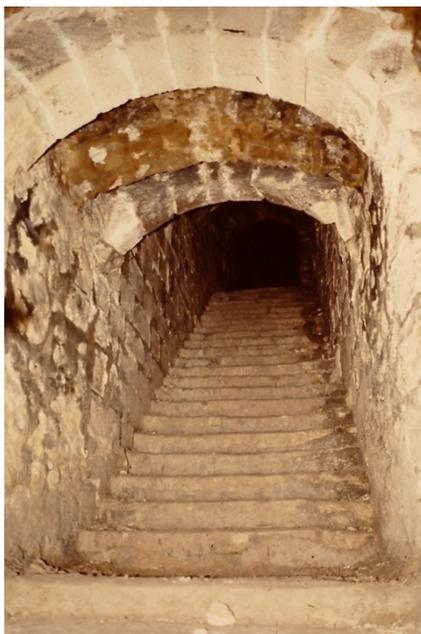
Sans oublier les rondes de surveillance de la gendarmerie.

La procédure de classement : l'arrêté du 17 novembre 1988 n° 88-1100 du préfet de la région Île-de-France portait inscription sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques des fondations en carrière souterraines à l'aplomb de l'église du Val-de-Grâce, de l'escalier dit de Mansart et du trou de service du pavillon de la Reine de l'ancienne abbaye du Val-de-Grâce. Le 26 octobre 1989 se tenait une réunion d'information à la délégation nationale de l'architecture associant les diverses institutions concernées, portant en particulier sur les droits et les devoirs de l'affectataire (loi du 2 mai 1930).



Cour Villemin

(Les parcelles sont classées en totalité compte tenu qu'il n'existe aucun document permettant un repérage facile des protections).



Le sous-sol du Val-de-Grâce comporte deux étages (trois à certains endroits) de carrière, accessibles par l'escalier dit de Mansart (*ci-contre*).

Il est situé dans la cour sud-ouest du Val-de-Grâce, baptisée cour « Villemin » en 1993 (*ci-dessous à gauche*). Ancien accès en pente douce, condamnée à la suite d'un éboulement, il avait été aménagé en escalier au XVI^{ème} siècle. Il a été grandement remanié dans sa partie haute par l'ingénieur des carrières Charles-Axel Guillaumot en 1777 et surmonté d'un kiosque en pierre.

Bien qu'il n'ait pas été construit par Mansart lui-même, l'escalier a été baptisé ainsi en raison des consolidations que l'architecte avait fait édifier à proximité. (Il est classé monument historique depuis 1988).

Exceptionnel en son genre, il s'agit d'un escalier droit, la plupart des escaliers d'accès aux carrières étant en colimaçon. C'est le plus imposant des carrières de Paris. Il fait 19 mètres de haut, 3 mètres de large, trente mètres de long. Il est composé de trois volées de 16, 17 et 18 marches. Des arcs surbaissés soutiennent le ciel de la carrière.



Destruction de l'édicule

Ce qui sautait aux yeux **lors d'une première visite**, c'est **l'épaisseur des murs de confortation**, ceux de Mansart mais également ceux liés aux travaux, ultérieurs, de l'inspection Générale des Carrières. On doit également à cette dernière **les nombreuses inscriptions**, dates, situation des édifices en l'aplomb ; les indications de nivellement.

On constate l'existence de nombreuses **dégradations, de tags (ci-dessous), de dépôts d'ordure**, une odeur d'humidité, un certain confort thermique avec une température constante autour de 15°.



Le chantier de restauration⁴ se déroulait à partir de 1990 avec la confortation des piliers tournés et l'édification de piliers et de voutes de consolidation. Si l'escalier de Mansart permet l'exploration des carrières, il ne permet pas une mise en œuvre ergonomique des travaux.

Un puits d'accès artificiel fut creusé pour ce faire dans la cour de l'école, entre l'amphithéâtre Rouvillois et l'ancien château d'eau permettant de descendre les matériaux et... les personnes par un treuil (j'ai effectué à plusieurs reprises les 20 mètres de descente qui mènent au premier étage de carrières).

Effectuons une visite en nous déplaçant du nord au sud de l'ilot :

- *La salle Z* est caractérisée par la hauteur de ses piliers carrés, dont la base est parfois trapézoïdale. C'est ici que Mansart a déployé son talent. Il avait conservé les 4 /5 mètres de hauteur d'exploitation d'origine dans son travail de consolidation. Le nom de cette salle tient à une analogie entre sa position, dernière salle à l'extrémité nord des carrières du Val-de-Grâce – et la position de la lettre Z dans l'alphabet. (De fait, elle se situe actuellement hors de l'ilot, sous la maison de la géologie).

⁴ Le 7 novembre 1989, les travaux de confortation en carrière ont fait l'objet d'un crédit de 0, 2 MF auprès de la DCSSA (soit plus de 30 000 €).

⁵ Les services du vieil hôpital étaient à l'étroit, les uns dans le cloître, les autres dans une série de bâtiments disparates construits dans les jardins.

- *La salle des radios*

Son histoire bénéficie du témoignage du Médecin général inspecteur Léon Garreta (26 novembre 2019).

Au début des années 60, le Pr Rescannières, chef du service de radiologie rejette fermement la demande des cliniciens visant à restituer au service de radiologie les dossiers dont ils n'avaient plus l'usage. Le médecin-chef du VDG laisse à son gestionnaire le soin de trouver une solution. Ce sera un réduit de quelques dizaines de mètres carrés des carrières où - dit on - l'armée allemande avait organisé au cours de l'occupation une salle opératoire de secours. (Son entrée se situait au niveau de l'édicule décrit plus haut). A proximité, une soupenne fermée par une grille métallique fit l'affaire.⁵

Le 1^{er} janvier 1984, un contrôleur général de garde au cabinet du ministre s'émeut d'une émission télévisuelle où l'on voyait des cataphiles hilares commenter des clichés radiographiques. Il trouve qu'au VDG on fait bien peu de cas du secret médical et militaire.

« Une affaire déplorable » qu'il dénonce au médecin chef du VDG, le MGI Garreta qui rend compte à la DCSSA, liquide cet archivage sauvage et fait déposer au service des archives qui avait alors une existence officielle les clichés récupérables.

- *La salle électrogène* comportait un groupe électrogène alimentant l'abri antiaérien (il reste les cosses et des câbles). Pendant la Seconde guerre mondiale, il alimentait en électricité un abri antiaérien situé proche. Une fresque montrant un début de partition d'une symphonie de Chopin orne l'un de ses murs.

- *Le trou de service de madame la Reine*

À l'aplomb de l'angle Nord-est du cloître, les consolidations forment une grande salle carrée de huit mètres de côté traversée en son centre par un puits maçonné communiquant avec l'appartement de la reine par un trou creusé dans le sol du petit cabinet attenant au salon. Une fosse d'aisance !

Leur regroupement dans un monobloc moderne inauguré le 9 janvier 1979 permettait la modernisation de l'ensemble et une saine gestion des archives, avec la disparition des errements anciens. (Ce puissant symbole de la médecine aux armées doté des équipements techniques les plus modernes a été fermé contre toute logique le 30 juin 2016).

Ce qui à cette époque des chaises percées était un indiscutable progrès !

Le jardin

Sous le jardin « derrière l'église » les carrières furent aménagées pendant la seconde guerre mondiale en abri anti-aérien.

Citons également l'existence de plusieurs puits d'exploitation, comblé de débris de vaisselle et de terre. En 1990, un nouveau puits a été mis en évidence lors de la restauration du pavillon sud-ouest en vue d'accueillir les locaux de l'inspection générale du SSA⁶ (*ci-dessous*)

Il servait de fosse septique aux bénédictines du couvent.



La porte du rez-de-chaussée franchie, on peut encore le contempler à travers la vitre qui le recouvre, ses parois étant éclairées.

Enfin, parmi les puits de service à échelon, il faut signaler celui de la face sud du cloître. Branchée sur quatre volumineux cylindres de tôle enterrés dans les carrières, une tuyauterie empruntait son trajet avant d'alimenter le service des bains en eau à 13°, structure détruite dans les années 80.

Les carrières des capucins

Des carrières proches, les plus célèbres et désormais les plus connues sont celles qui se situent sous l'hôpital Cochin⁷, de l'autre côté du boulevard de Port-Royal.

⁶ Il abrite actuellement le Département de la coordination de la formation et de la gestion des concours (DCFGC) et la plateforme pédagogique numérique.

Je dois leur connaissance à Alain Clément, qui s'impliqua fortement dans la procédure de classement des carrières du Val-de-Grâce. Il était alors président de la SEDAHC. Depuis 1979, cette société consacre ses activités à la protection et à la réhabilitation des anciennes carrières d'Ile-de-France. Avec le concours des ministères concernés, elle a instruit les dossiers de classement des sites les plus représentatifs.



Ces anciennes carrières souterraines de pierre à bâtir offrent vingt mètres en contrebas une synthèse géologique et architecturale exceptionnelle comprenant des galeries d'environ 1,2 km de long. Leur exploitation s'étendit du XIIIème au XVIIème siècle et leur vides consolidés par des confortations illustrant deux siècles de travaux suburbains.

De nombreux carriers étant accidentés, l'abbé Denis Cochin, curé de Jacques du Haut-Pas, avait fondé en 1782 un hospice situé sur l'ancien domaine des capucins destiné à leur prise en charge, hospice précurseur de l'hôpital Cochin.

À partir de 1983, Les bénévoles de la SEDAHC ont restauré et aménagé les anciennes carrières des Capucins en un écomusée des sciences et des techniques que l'on peut visiter. Outils spécifiques, mannequins carriers côtoient ceux des capucins.

La remarquable fontaine des capucins est classée depuis 1988. Elle est ainsi le premier monument historique souterrain parisien à bénéficier d'une telle protection. Datant de 1810, elle servait à contrôler le niveau des nappes phréatiques (*photo page suivante*)

⁷ Un fontis survenu en aout 1984 près du pavillon Pierre Ameuille au centre de l'hôpital Cochin justifie le bien fondé de confortations.



Fontaine des capucins

Une population souterraine. Travailleurs et usagers des carrières

Là encore ne sera pas traité le sujet des nombreux ouvriers exerçant leur spécialité au sein du sous-sol parisien - égoutiers, électriciens, gaziers, conducteurs de métro, vendeurs, etc. - ou celui des usagers du métro, des sans-abris, etc., ce propos se limitant aux seules carrières (catacombes exclues).

Deux grandes périodes se sont succédées, celle de l'exploitation des carrières suivie de celle de leur confortation.

Dès l'époque gallo-romaine, la pierre à bâtir fut extraite de carrières à ciel ouvert, mais dès le moyen-âge et la construction des églises, de la cathédrale, du Louvre, les besoins furent tels qu'il faut recourir aux carrières souterraines. Mais les vides souterrains allaient créer une menace pour les bâtiments de surface et un décret impérial promulgué le 22 mars 1812 interdira ces pratiques.

La survenue de nombreux effondrements conduira à la création de l'inspection générale

des carrières et au confortement de l'ensemble avec la création d'ouvrages remarquables.

Cet exposé évoque essentiellement les acteurs plus que les techniques, la période contemporaine plus que le passé :

- **Les carriers**⁸ avaient chacun leur spécialité : les maîtres-carriers, les plus nombreux, extrayaient la pierre à bâtir ; les maîtres-plâtrier, la pierre à plâtre ; les maîtres-glaisiers, l'argile, les maîtres-sablonniers, le sable ; les exploitants de crayères, la craie utilisée pour la fabrication de chaux, de mastic et de peinture (le numéro 10 de l'année 1992 de la publication de la SEHDACS apporte des détails précieux sur la nature de leur travail et leur mode de vie).

Ils mettaient en œuvre deux types d'exploitation, par piliers tournés ou abandonnés, puis secondairement par hagues et bourrages (les hagues sont des murs de pierres sèches maintenant les bourrages le long des galeries de service).

Mais les anciennes carrières allaient se dégrader avec des tassements des remblais, des affaissements progressifs, des effondrements de piliers, l'apparition d'excavations et de fontis.⁹

Rue d'Enfer¹⁰ en 1774, un impressionnant effondrement de carrière engloutit sur plusieurs centaines de mètres les immeubles. Il eut pour conséquence, trois ans plus tard la création de ***l'inspection générale des carrières de Paris (IGC)***.

Premier inspecteur général des carrières, Charles-Axel Guillaumot, architecte du roi Louis XVI, fut placé à la tête de l'administration le 27 avril 1774.

Avec ses collègues, il va réaliser l'œuvre architecturale la plus importante jamais mis en œuvre dans le monde souterrain.

Ils étaient chargés de reconnaître et d'assurer la sécurité des anciennes carrières situées sous le domaine public. D'où la nécessité préalable d'un long travail de cartographie, avec plus de

Rochereau au sud de l'avenue de l'Observatoire ; de rue Henri Barbusse au nord de cette avenue.

⁸ **Saint-Clément** est leur patron ; sa statue est en Belgique, avec l'ancre de marine que Trajan (empereur romain de 98 à 117) lui fit mettre au cou avant de l'immerger dans la mer.

⁹ Particulièrement fragiles, les carrières de craie peuvent donner lieu à des effondrements généralisés. Ainsi à Clamart en 1961 avec la mort d'une vingtaine de personnes.

¹⁰ À partir de 1878 la rue d'Enfer est partagée en deux. La section subsistante prend le nom d'avenue Denfert-

400 cartes toujours mises à jour au fur et à mesure des travaux entrepris.

Pour ce faire, il décida de ne plus suivre les galeries héritées des carriers. De véritables voies publiques, **des rues souterraines furent creusées sous celles de la surface**. L'IGC forait deux galeries parallèles à la verticale des façades des maisons, avec la construction de maçonneries d'environ un mètre d'épaisseur à l'aplomb de la fondation des immeubles, de chaque côté de la rue.

Au centre de la voirie étaient élevées des murs parallèles formant ainsi deux galeries de circulation. Les propriétaires pouvaient ainsi entrevoir l'état des vides sous leurs propriétés et entreprendre les travaux nécessaires à leur consolidation.

Ces galeries principales étaient entrecoupées par des galeries transversales. Chaque fois qu'une carrière était découverte, elle était aussitôt comblée ou consolidée. Ce sont ces 300 kilomètres de galeries de confortation et de circulation que l'on peut toujours parcourir aujourd'hui.

Afin de faciliter la déambulation, des plaques indiquant le nom de rues avaient été posées dans chaque galerie et l'orientation précisée :



Les longs **piliers** maçonnés soutenant le ciel de carrière furent tous marqués d'une indication de consolidation. Ce type d'indication est de la forme « Numéro de pilier » « Initiale de l'inspecteur des carrières », « Année de construction ». Ce format fut conservé jusqu'au début du XX^e siècle (figure 6). Depuis 1881, les inspecteurs sont chargés de l'examen des permis de construire et prescrivent les mesures à prendre pour assurer la stabilité.

Naguère chargés de la mission historique de consolidation, ils assument de nos jours de la maîtrise d'œuvre de tels travaux tant dans les domaines publics que privés.

Le remarquable travail de pionniers de l'IGC est remplacé par des techniques « rapides », tels les injections de coulis, les forages pour micro pieux qui ne respectent plus les vides historiques des quelques anciennes carrières d'exploitation qui subsistent, reliées entre elles par les galeries d'inspection de l'IGC et leurs confortations.

- Les explorateurs urbains et cataphiles

En 1983 une étude sociologique de Barbara Glowczewski « la cité des cataphiles » donnera le nom de cataphiles aux personnes se rendant dans les carrières, (un terme impropre en référence aux catacombes de Rome). À la fin des années 90 la mode outre-Atlantique redécouvrait le phénomène et renommait les usagers des carrières « Urban Explorers », Explorateurs Urbains en bon français

Leur population est loin d'être uniforme. Ses diverses catégories se sont affublées de surnoms. Nous allons tenter, avec Lazar Kundstmann d'y apporter un peu de clarté.¹¹

Pénétrons plus avant dans le maquis des définitions et de leur signification.

* La catégorie des **Raviolis** fait référence à la boîte de conserve indispensable à ces explorateurs urbains. Il s'agit le plus souvent d'adolescent de sexe masculin, de classe moyenne, présentant souvent des difficultés à communiquer avec leur entourage et fuyant le monde réel¹². Le plus souvent opportunistes, ils profitent d'un souterrain ouvert, d'un échafaudage pour se livrer à des activités uniquement festives.

Le **ravioli** comporte deux catégories d'explorateurs urbains, les *amateurs des profondeurs*, d'une part, et les *alpinistes urbains* d'autre part, se baladant sur les toits ou sur les échafaudages, ils ont pour surnom **toubalou**, de tube alu...

Je ne devrais pas quitter - même brièvement - le monde souterrain pour retrouver le ciel de la capitale. Mais une actualité brûlante me pousse à faire cette digression. Des vidéos de ces jeunes explorateurs urbains en quête de sensations fortes circulent sur Internet.

Parmi celles-ci, l'escalade de Notre-Dame par deux adolescents se faisant également appeler « Les Chemineaux ». Ces deux explorateurs s'étaient

¹¹ Lazar Kundstmann « La Culture en clandestins. L'UX ».

¹² Étude sociologique en 1983 la cité des cataphiles de Barbara Glowczewski).

hissés jusqu'en haut de la flèche de Viollet le Duc, à 95 mètres du sol avant de passer la nuit sur place. Leur descente sur les arcs boutants a quelque chose de spectaculaire. La vidéo de « leur exploit » - antérieur à l'incendie de la cathédrale (15 avril 2019) - est accessible sur YouTube depuis le 10 mai 2018. Elle démontre le peu de crédibilité de la prétendue sécurité des échafaudages dont la pose avait débuté en avril 2018.

La seconde catégorie de ravioli est représentée par le **Bodzal** (pluriel Bodzaux) une forme de spéléologue uniquement festif. Il tire son nom de l'usage indispensable de bottes pour se déplacer sur des sols humides et boueux, voir submergés. D'où le surnom de Bodzal, de bottes sales (des illustrations illustrent leur trajet, d'un puits d'exploitation aux carrières via une chatière percée dans la paroi du puits).

Si le véritable intérêt pour la cataphilie ne remonte qu'aux années 80, **la fréquentation des carrières est bien plus ancienne**. Dès la période gallo-romaine, les carrières parisiennes ont été le lieu de commémorations et de rassemblements festifs. Animés d'un autre esprit, les révolutionnaires avaient souhaité les reboucher. Ils se limitèrent à l'effacement des fleurs de lys qui ornaient les plaques d'orientation posées à partir de 1777 par l'inspection générale des carrières. Leur zèle anticlérical les poussa également à supprimer toute inscription évocatrice. Ainsi la rue Saint-Jacques était-elle devenue la rue Jacques...



Les carrières furent également le lieu de messes noires, de contrebande au XIX^{ème} siècle. Les prussiens les occupèrent en 1870. Dans les années trente, la salle Z devint le lieu de réunion de l'organisation fasciste et terroriste, la Cagoule. Lors de la deuxième guerre mondiale, elles servirent de refuges, d'abris, de dépôts de

marché noir ; elles abritèrent les résistants d'un côté, les allemands de l'autre.

Dans les années 50-60, elles furent le théâtre de nombreuses fêtes estudiantines.

Par autorisation spéciale et temporaire d'accès en carrière" délivrée par l'IGC, l'École des mines y a traditionnellement accès pour la Ste-Barbe (le 4 décembre). Les élèves réalisent une fresque pour leur fin de promotion. Ils disposent des plans des carrières largement diffusés aux autres étudiants du 5^{ème} arrondissement.

Le réseau du Val-de-Grâce et sa salle Z offrent tous les avantages pour la réalisation de grandes fêtes instrumentales, de bals masqués, de projections de films réunissent jusqu'à mille personnes : sans oublier ses larges accès (souvent par des escaliers), l'ampleur de ses volumes, son acoustique, aucun son ne pouvant filtrer en surface.

À partir de la salle Z, les plus curieux ont commencé à fréquenter l'ensemble du réseau sud.

Devant l'augmentation de la fréquentation et du vandalisme qui accompagnait de telles déambulations, un arrêté du 2 novembre 1955 a prohibé l'accès aux carrières. Elles se poursuivent néanmoins, en forte expansion dans les années 70, avec 10 000 à 15 000 « touristes » par an malgré la présence des **cata-flics**.

- La police souterraine

Dans les années 80, en pleine période punk, des actes de délinquance avec violence précipitent la création de l'**Équipe de recherche et d'intervention en carrières (ERIC)** par deux officiers de police, anciens spéléologues. Jusqu'en 2000, l'équipe policière du commandant Saratte va sillonner les réseaux, contrôler et verbaliser. Les jeunes en quête de dépassement, d'aventure, ou soucieux du patrimoine, sont soigneusement fichés.

Peu à peu, cette attitude verbalisatrice allait devenir moins systématique. De la répression systématique, l'équipe évoluait vers la prévention en informant les cataphiles des dangers encourus tels la leptospirose, maladie transmise par les déjections de rats, le manque d'oxygène, l'éclairage inadéquat, le risque de se perdre, les chutes. L'ERIC décourageait les abus, dissuadait les indésirables, limitant la verbalisation au toxicomane, au dérobeur d'ossements, au délinquant, au vandale pris en flagrant délit.

Ainsi, pendant plus de vingt ans¹³ le commandant Jean-Claude Saratte allait nouer des liens avec le noyau dur des cataphiles passionnés et respectueux des lieux. Après avoir constaté que les plaques des puits d'accès sautaient aussi rapidement qu'elles étaient soudées, le commandant a fini par admettre la présence de ces habitués au cœur du réseau. Au point d'accepter de partager avec 200 d'entre eux un pot souterrain de départ à la retraite le 13 juin 2000 ; au point d'avoir une plaque à son effigie. En guise de cadeaux de départ, ils lui offrirent aux fins d'enrichir sa collection une série de tracts, ces messages illustrés que les cataphiles dissimulent dans le réseau pour communiquer entre eux. Mais le 1^{er} janvier 2000, le service de « papa Saratte », de ce cataflic devenu « catastar », était rattaché à la **direction de l'ordre public et de la circulation (DOPC)**.

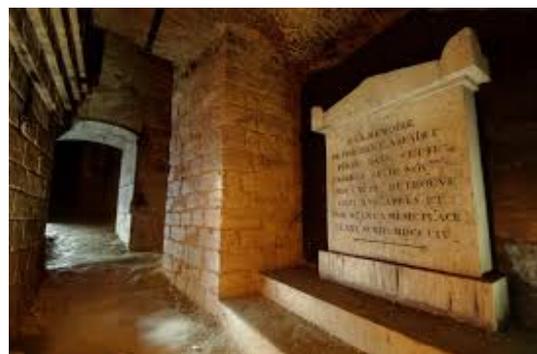
Si l'on en juge par les reportages visibles sur you tube, les fonctionnaires de cette institution n'ont plus la même mansuétude ; toute rencontre souterraine entraîne une verbalisation, une amende de 30 €, une convocation devant le tribunal de simple police et une reconduite systématique en surface. Surpris au moment d'entrer dans la carrière ou à leur sortie, les cataphiles relèvent alors d'une police de surface encore plus intraitable avec des amendes pouvant atteindre 900 €.

La loi est la loi, mais lorsque l'on écoute le reportage de **Jean Duval**, on comprend l'attitude passée du commandant Saratte. Ce cataphile est le prototype – quoique sans surnom et à visage découvert dans ses interview - d'un petit noyau de passionnés du monde souterrain. Ils aiment à y aller se ressourcer après une semaine de travail, s'y retrouver sans distinction de classe sociale ; de plus ils contribuent à la sauvegarde de ce qui reste de ce patrimoine attaqué de toutes parts, certes par des vandales mais surtout par les injections aveugles de coulis et par les travaux des promoteurs. Tout en déplorant cette évolution, ces cataphiles restaurent, sculptent dans la roche, procèdent à des campagnes périodiques de nettoyage systématique en remontant en surface des sacs remplis de débris.

Leur connaissance approfondie des lieux leur permet de se déplacer sans carte, voire pour Jean Duval dans l'obscurité totale. De véritables

explorateurs urbains, à distinguer de simples visiteurs de friches (Kunzman). Ils apportent leur contribution à la connaissance des anciennes carrières de Paris.

Le commandant Saratte – encore lui – a accepté de préfacier l'un des ouvrages de Jean Duval illustrés de magnifiques photos.



Un retour au Val-de-Grâce

Tous considèrent **Philibert Aspaïrt** comme l'ancêtre des cataphiles, mieux, comme leur saint Patron fêté le 3 décembre. Un jour de novembre 1793, probablement désœuvré, ce portier du Val-de-Grâce décide de descendre dans les carrières par l'escalier précité. Personne n'est au courant de son départ.



On est sous la Terreur et personne ne va se soucier de son absence prolongée. Onze années plus tard, en 1804, l'année où le premier consul est proclamé empereur, on retrouve un squelette décharné. Près de lui quelques débris de vêtements, une ceinture de cuir et un trousseau de clé aux armes du Val-de-Grâce.

¹³ 800 descentes, 5 000 km parcourus

Il est enterré in situ seul dans ce cas. Un monument commémore sa mémoire. la stèle se trouve sous la rue Henri-Barbusse à Paris, anciennement appelée *rue d'Enfer*, comme ce qui est indiqué sur l'acte de décès. Sa stèle dressée porte l'inscription suivante ([page précédente](#)) : « À la mémoire de Philibert Aspait perdu dans cette carrière le III (3) Nov^{bre} MDCCXCIII (1793) retrouvé onze ans après et inhumé en la même place le XXX (30) Avril MDCCCIV (1804). » Vu la direction de son déplacement, certains lui prêtent l'intention d'avoir voulu se rendre jusqu'aux caves du couvent des chartreux, qui se situaient sous l'actuel jardin du Luxembourg pour mettre la



main sur quelques bouteilles de leur célèbre liqueur (la chartreuse). Sa tombe est un but de visite et de célébration. L'une des plus connues eut lieu pour commémorer le 200^{ème} anniversaire de

sa disparition. il fut le fait d'un groupe clandestin engagé dans la défense du patrimoine et passionné par la vie souterraine de Paris. Ils en font un récit truculent qui implique tous les personnels de l'école et de l'hôpital.

Nous voici au terme de notre déambulation. Si elle a pu retenir votre attention, ne devenez pas cataphile pour autant ; la loi l'interdit. Si votre forme physique vous permet de descendre et surtout de remonter une centaine de marches¹⁴, n'hésitez pas, par contre, à visiter l'écomusée situé sous l'hôpital Cochin.

Bibliographie

- Lazar Kunstmann « La Culture en clandestins. L'UX ».
- Carrières souterraines et urbanisme par Michel Wohrer in Les carrières souterraines de Paris.

¹⁴ Un escalier de vingt et un mètres de profondeur, créé lors de la défense passive en 1943 permet d'accéder rapidement au cœur du site.

Le réseau de la maison de la géologie et du Val-de-Grâce à Paris. Bulletin d'information des géologues du bassin de Paris vol 19 -n°4 déc. 1982.

Sur le net : des articles de Wikipedia

- Brève histoire de la Cataphilie (Par Cochise KCP, décembre 1996)
- Catacombes.web.free.fr
- exploration.urban.free.fr > carrières
- <https://www.salutbyebye.com> > Voyage en France (carrière des Capucins)
- OCRA patrimoine souterrain
- <https://www.zul-photo.fr/zul-photo-accueil/sous-les-rues.../le-val-de-grace/>

Sur You tube

- Paris souterrain – visite clandestine (MCE) - Film-documentaire.fr

MGI (2s) Maurice Bazot

Henri LABORIT, témoignage...

(Première partie)

[Texte d'une conférence au comité d'histoire du SSA, le 29 avril 2023]

« En tout cas, je tiens à vous dire qu'après une longue vie, c'est la première fois qu'une reconnaissance officielle en France m'est accordée ».

Henri Laborit, le 28 septembre 1993

Henri Laborit fut un savant de renommée mondiale alors qu'il fut longtemps méconnu, voire décrié dans son propre pays. J'ai eu avec quelques autres le privilège de contribuer à sa reconnaissance nationale. C'est pourquoi mon propos ne va pas se limiter à une exploitation de la littérature le concernant mais il se verra également le reflet de nos rencontres et de ses confidences.

Ce grand médecin et biologiste s'est éteint à l'HIA Begin le 18 mai 1995. Hors du commun, il avait suscité tout au long de sa vie la passion, de la haine à l'admiration sans mesure (15).

¹⁵ Cf. la notice biographique rédigée par Pierre Huguenard dans « Universalia 1996 », p509, éd Encyclopédia Universalis et par le Pr Baron en 1999.

Il eut un parcours professionnel foisonnant qui le conduisit de la chirurgie à l'anesthésie, à une découverte historique pour la psychiatrie, à l'étude des comportements et de leurs sous-bassements biologiques, élargissant finalement sa palette jusqu'aux sciences de l'homme et à la sociologie politique.

Quelques données biographiques

Henri Marie Léon Laborit naît le 21 novembre 1914 à l'hôpital Lanessan à Hanoi¹⁶ où sert son père Henri Ferdinand, médecin colonial. La déclaration de Guerre oblige Denise sa mère à regagner la France et la demeure familiale de Chauvigny.



Son père les rejoint en 1919 après la campagne de Serbie. Un an plus tard, la famille embarque pour la Guyane où son père meurt du tétanos¹⁷ à l'âge 31 ans. C'est le retour en France. À Luçon¹⁸, Laborit habite chez ses grands-parents paternels, sa mère travaillant à Paris en élevant son deuxième enfant, posthume.

Puis il rejoint le foyer maternel parisien et poursuit sa scolarité au Lycée Carnot.

En 1926, il a douze ans lorsqu'il contracte la tuberculose dont il conservera quelques séquelles. Adolescent, il est davantage attiré par la littérature et les arts que par les sciences. Il peint et versifie. Ce qui n'entrave pas notablement ses études puisqu'il suit, baccalauréat obtenu à l'âge de 16 ans, les cours de propédeutique médicale à la faculté des sciences à Paris.

Un an plus tard, à l'école de Rochefort, il prépare de façon intensive le concours de l'école militaire de Santé Navale car il ne veut pas imposer à sa mère les frais d'un redoublement. Il est reçu brillamment dès la première année.

En 1932, il a 18 ans lorsqu'il intègre l'école de santé navale de Bordeaux.

Un an plus tard, il dira : « La vie semblait finie pour moi. J'avais rempli mon contrat social, mon contrat familial, mon contrat œdipien. J'avais dix-neuf ans, la certitude d'une situation honorable, d'un métier passionnant, non parce que j'imaginai ce qu'il pouvait être, ce qui était évidemment impossible, mais parce qu'il était celui de mon père. J'acceptais sans discuter tous les jugements de valeur qu'une école militaire introduit, sans qu'il y prenne garde, dans le système nerveux d'un adolescent. Le mien y avait d'ailleurs été bien préparé ».

Lors de la première année à l'école de santé navale, il relâche totalement ses efforts, s'adonne de nouveau à ses passions

d'adolescence, poésie, musique, peinture.

Un art qui lui permettait « d'exprimer un remerciement, même si c'est maladroitement, envers la beauté du monde ». Apparaît également, en contrastant avec sa timidité naturelle, un penchant à l'impertinence et au défi.

Les soirées d'échange avec Pierre Cazamian, camarade d'école à la forte personnalité lui font découvrir la dimension philosophique de l'existence et le conduisent à remettre en cause ses jugements de valeur et ses comportements.

Chirurgien dans la Marine

Laborit ne voit pas l'intérêt de préparer l'externat des hôpitaux de Bordeaux. Poussé par son ami, il acquiert ce grade universitaire au terme de seulement quelques semaines de préparation. C'est l'occasion d'une rencontre avec une autre candidate, Geneviève de Saint-Mart. Grâce à son salaire d'interne – un concours réussi en 1936 – leur mariage est rendu possible. Il a 21 ans... Deux filles naissent de leur union, Marie-Christine en 1932, Marie-Noëlle l'année suivante. *« Ces années d'internat, embellies sans doute par le souvenir,*

¹⁶ Au Tonkin : partie septentrionale du Viet Nam actuel.

¹⁷ Soudainement atteint de névralgie faciale, il pose lui-même le diagnostic du tétanos. Il meurt après d'horribles souffrances, le 21 juillet 1920, en présence de sa femme et de son fils âgé de six ans.

Henri se souvient de la descente en pirogue de Mana à Saint-Laurent du Maroni, assis sur le cercueil, cassant des œufs durs... et des flamants roses...

¹⁸ Vendée.

sont parmi les plus heureuses de notre vie. » écrit-il dans *la vie antérieure*. Il poursuit :

« J'étais réellement devenu un homme double : d'une part une copie conforme des vieilles idéologies bourgeoises, dans ma vie familiale et sociale [...] qui traînait avec elle la charrette des jugements de valeur de mon adolescence et de mon milieu et d'autre part, un artisan enthousiaste de sa profession au sein de laquelle au contraire, j'étais tenté de tout remettre en cause, de tout redécouvrir, de progresser »

C'est ainsi que thèse de doctorat en poche (1938)¹⁹ il décide de la poursuite d'une carrière de chirurgien, conforme à l'époque à son tempérament et à ses besoins financiers. C'est également le moment du choix : servir dans la Marine ou dans la Coloniale, comme son père, ce dont sa mère le dissuade.

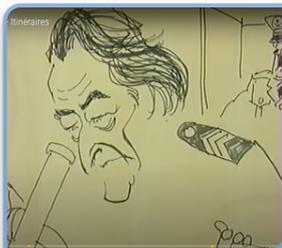
En 1939, il est affecté à l'école d'application du Service de santé de la Marine, à Toulon. Nanti d'un prix de faculté, second de promotion, il est déçu par « le degré de médiocrité (sic) » des enseignants qui font table rase de ses acquis antérieurs et relâche ses efforts.

« À l'époque, les chirurgiens de la Marine se considéraient comme l'élite de l'élite, la Marine étant l'élite de l'armée, et la chirurgie celle de la médecine ! » (in *l'Alchimie de la découverte*).

À la fin d'un stage embarqué, c'est l'occasion d'une première bravade envers la hiérarchie qu'il caricature dans son rapport de fin de mission. D'où une première sanction de trente jours d'arrêt de rigueur !

En 1940, il est médecin major sur le torpilleur Siroco. Le 31 mai 1940, torpillé par les Allemands, le Siroco coule en mer du nord avec 930 hommes à bord. 270 survivants soldats et marins. Il s'en sort miraculeusement.²⁰

Il sert ensuite à bord des avisos qui protègent la côte occidentale de l'Afrique. Bloqué à Dakar,



au Sénégal, en 1942, il exerce la chirurgie à l'hôpital indigène à la suite des conseils d'un médecin colonial, Ouary : *« on ne t'enlèvera jamais ta technicité »*, une phrase qui fait choc.

Il est muté disciplinaire à Oran pour avoir fait venir sa famille à Dakar en faisant fi des règlements. Il pratique la chirurgie à l'infirmerie sans l'autorisation des autorités qui l'assignent à ses tâches de médecin-major. Afin de manifester son désaccord, il va se présenter au médecin-général venu l'inspecter en tenue

militaire mais coiffé d'un chapeau de paille et une canne à pêche à la main ! Mis aux arrêts, il fait secondairement l'objet de la mansuétude de son supérieur qui le mute à l'ambulance du port, avec une autonomie qui lui permet de reprendre ses activités dans le service de chirurgie générale d'un hôpital civil. Mais la guerre continue et

il embarque en 1944 sur le croiseur Émile Bertin engagé sur le front italien puis lors du débarquement en Méditerranée sur un autre bâtiment²¹. Il rejoint à l'issue l'hôpital Sainte-Anne à Toulon où il va faire une rencontre décisive, celle du pharmacien chimiste Pierre Morand.

Il fait alors un bilan de sa carrière :

« L'amélioration de mes connaissances professionnelles, c'était, depuis Dakar, en dehors de la Marine et contre elle que j'avais pu la réaliser ; contre la volonté des cadres hiérarchiques médicaux et à mes risques et périls. La vie professionnelle extrêmement active que j'avais pu mener ainsi, en fraude, à Oran, m'avait donné le goût d'un véritable métier, capable de motiver un homme, et malgré mon affection pour la mer et les bateaux je sentais qu'il me faudrait un jour choisir, et mon choix était fait. » Néanmoins, ce chirurgien dans la Marine deviendra un chirurgien de la Marine en étant brillamment reçu au concours de chirurgien des hôpitaux de la Marine lors d'une affectation à l'hôpital maritime de Lorient en 1948.

il s'amuse à écrire ses chroniques en alexandrins. Les mettant bout à bout, il donne ainsi à sa poésie l'illusion de la prose, faisant souvent des clins d'œil narquois et des allusions gaillardes dont l'équipage tout entier raffole. Cela lui vaudra encore une fois la censure, doublée d'un sérieux avertissement » (in *Éloge de la suite*).

¹⁹ 1938 : Étude sur l'emploi du tanin pour retarder la régénération périostée costale dans les thoracoplasties au cours de la tuberculose pulmonaire (méthode de Magendie).

²⁰ J'ai fait au comité d'histoire une conférence sur le traumatisme psychique qu'il a vécu à cette occasion.

²¹ Il est alors chargé de la rédaction du bulletin d'informations de l'équipage, et comme la tâche l'ennuie,

De la chirurgie à l'anesthésie

Laborit avait été confronté précocement à la mort, celle de son père. Puis ce fut une confrontation à la sienne propre, lors du naufrage du Sirocco, et surtout, périodiquement, avec la mort de certains de ses patients, malgré l'application de protocoles chirurgicaux rigoureux :

« La mort de l'autre, c'est aussi la mort de soi, que l'on refuse[...] On se dit qu'il doit y avoir des moyens d'empêcher la mort, qu'il y a sûrement des mécanismes qu'on n'a pas encore découverts, et qu'on en sera le découvreur ; c'est à cette époque que se situe un évènement très important pour toute mon existence professionnelle à venir. En effet, nous recevions de très nombreux blessés graves par accident de déminage confié aux prisonniers allemands. Ils se trouvaient dans un état de choc intense, et la thérapeutique de l'époque consistait en perfusions de plasma et de transfusion. La mortalité était considérable et je trouvais mon état d'impuissance, devant cette évolution inexorable, orgueilleusement insoutenable [...]. Mes échecs, je les vivais comme une atteinte à l'idéal de moi-même. C'est fondamentalement ce qui m'a orienté vers la recherche ».

Pour ce faire, il étudie les travaux de René Leriche. Par ailleurs, il va acquérir les connaissances biochimiques nécessaires auprès de Pierre Morand, pharmacien-chimiste de l'hôpital. Il s'ensuit une longue et amicale collaboration avec ce biologiste de talent. Laborit approfondit avec lui sa connaissance des médiateurs chimiques de l'influx nerveux, l'acétylcholine et l'adrénaline, de découverte récente. Il ose délaissier la théorie française de la transmission électrique de l'influx nerveux pour l'américaine qui la rapporte à l'action de substances chimiques libérées aux terminaisons nerveuses. C'est par ce biais que le système nerveux agit sur les organes qu'il innerve – en particulier sur les muscles des vaisseaux dont il règle le calibre.

²² La collaboration de Morand et Laborit s'est également concrétisée, d'une part, sous forme d'un livre commun, *Les destins de la Vie et de l'Homme, controverses par lettres sur des thèmes biologiques*, Masson, 1959) ; d'autre part, avec la création, en 1959, du centre d'Études et de Recherches Biophysiques (C.E.R.B).

²³ En salle d'accouchement, il utilisa également une autre de ses découvertes : le Gamma OH, médiateur chimique de l'influx nerveux sécrété de façon naturelle par le

Laborit va ainsi démontrer que le choc opératoire et ses manifestations neurovégétatives relèvent d'une baisse de l'acétylcholinestérase, une enzyme qui ne peut alors plus s'opposer à un excès d'acétylcholine, responsable de la vasodilatation des vaisseaux et de la chute de la tension artérielle malgré les perfusions.²² D'où la mise en place d'une thérapeutique du choc post-opératoire, par l'inhibition de cette réaction à l'aide des fameux "cocktails lytiques".

Traité ironiquement de « savantasse » par ses collègues, il se heurte de nouveau à l'autorité administrative. Il montre ses travaux à des patrons parisiens (Gosset et Lacombe) lors de ses permissions.

Muté à Lorient, il prescrit – inspiré par les travaux de Claude Bernard – du curare chez les parturientes. En paralysant le périnée, nul besoin de forceps. Les nourrissons sortaient sans difficulté et les femmes ne souffraient plus²³. Scandale à la direction du Service de santé de la Marine à Paris qui diligente une enquête. Elle fait long feu à la suite de la publication de ces travaux précurseurs de l'usage de la péridurale si banalisée de nos jours.

En 1949, Laborit est de nouveau muté à l'hôpital maritime de Bizerte où il initie deux infirmiers algériens du contingent à la recherche sur des cochons d'inde achetés sur sa solde, le service de biologie de l'hôpital ayant refusé de l'approvisionner. La Marine estimait qu'un chirurgien n'avait pas à faire de recherches.

Il avait remis en cause les acquis, s'agissant des moyens de défense de l'organisme. En détournant de leur usage habituel des molécules déjà dans le commerce - antihistaminiques, sympatholytiques, atropine, diparcol - il apporte une solution thérapeutique avec ses cocktails lytiques.²⁴

cerveau. Son emploi permettait de délivrer des bébés endormis, sans dépression respiratoire, « avec des Apgars de 9 ou 10 ».

²⁴ Cocktails lytiques par mélanges de différents antihistaminiques (chlorpromazine et prométhazine) ou M1 (Dolosal, Largactil, Phénergan), ou M2 (Hydergine, Phénergan, Dolosal) ou M3 (Xylocaïne – Aceétylpromazine).

Protégés de l'agression chirurgicale, les opérés sont plus détendus, les suites opératoires transformées.

De plus, les fortes doses d'anesthésiques ne sont plus nécessaires. *L'anesthésie est potentialisée*, avec l'utilisation d'un analgésique, la péthidine.

Les difficultés de ses relations avec la hiérarchie locale ont pour conséquence sa mutation à Paris, au Val-de-Grâce, dans le laboratoire de physiologie, à la section technique de recherche et d'études du Service de santé des armées. Il était dirigé par le médecin colonel Jaulmes, *« homme cultivé, compétent, tolérant, amical. C'est ainsi qu'au début de 1951, pour se débarrasser d'un individu encombrant, on me désignait pour ce poste étrange, puisque j'étais le seul marin parmi les militaires. J'y fut accueilli à bras ouverts »*.

Une voie de garage où il était chargé de tester l'efficacité de pommades pour brûlures. La suite fut autre ! (De cette affectation de six années, il n'existe plus aucune trace des locaux de travail et de vie de Laborit – laboratoire, services médicaux et chirurgicaux, popote – depuis la campagne de restauration du Val-de-Grâce des années 1980-1990).

L'incursion au cœur de la psychiatrie : le Largactil

Au Val-de-Grâce, Laborit poursuit ses recherches sur les chocs post-traumatiques et post-opératoires. À cette occasion, il avait remarqué la détente affichée des patients sous cocktail lytique, leur indifférente sérénité, décrite comme un « effet de désintéressement ». À la recherche d'une molécule à action centrale proche de celles utilisées dans l'urticaire et l'allergie, Laborit prend contact avec le laboratoire Rhône-Poulenc pour en demander la synthèse. Quelques mois plus tard, c'est la livraison du « potentialisateur anesthésique 4560RP » dénommé Largactil²⁵ en raison de son action extrêmement vaste, synthétisé deux ans plus tôt et ...oublié. En 1951, il expérimente cette action centrale sur une psychiatre Cornélia Quarti en présence de Chertock, à l'hôpital de Villejuif. Ayant compris l'intérêt de cette molécule pour la psychiatrie, il suggère aux



psychiatres du Val-de-Grâce qui fréquentent comme lui la popote locale de le prescrire. L'occasion se présente le 19 janvier 1952 avec l'agitation incoercible d'un malade, véritable colosse qui va nécessiter l'intervention des pompiers.

Paraire (*ci-contre, médecin-général*) procède à une injection intraveineuse lente de Largactil, de façon répétée, en association avec d'autres médicaments (l'expérimentation clinique était alors moins encadrée !). Il note avec soins l'effet sédatif spectaculaire obtenu et sa durée inattendue, 18 heures. Il venait de réaliser une première mondiale. Ce résultat thérapeutique inédit fera l'objet d'une communication à la tribune de la Société-médico-psychologique sous les signatures de Hamon, Paraire, Velluz. C'était le 23 février 1952.

« Il ne fait aucun doute que les auteurs avaient perçu l'intérêt du nouveau médicament pour notre discipline. Sachant leur extrême modestie, on n'imagine pas autrement qu'ils aient publié leur travail », écrivait en 1975 Pierre Deniker colauréat du prix Lasker avec Laborit.

À cette époque, le gendre du Pr Pierre Deniker assistait aux réunions d'information hebdomadaires au cours desquelles Laborit exposait les résultats de ses travaux. Ainsi cette information princeps va passer du Val-de-Grâce à l'hôpital Sainte-Anne et va faire l'objet d'un protocole de recherche dans le service du Pr Delay. Les résultats sont spectaculaires.

Il faut avoir le recul de l'âge pour mesurer l'ampleur de cette révolution thérapeutique. Au Val-de-Grâce, tel que je l'ai constaté en 1955, le secteur d'isolement où étaient les psychotiques alignait une succession de geôles aux portes épaisses. A travers un judas, on pouvait assurer la surveillance de patients qui dans les cas extrêmes étaient quasi nus, « l'ameublement » se limitant à un matelas posé par terre. L'obsession d'un suicide ou d'une agression était constante.

Je peux également témoigner de l'évolution rapide et extraordinaire qui s'est opérée. Le Largactil, en apaisant l'agitation, l'angoisse des malades... et par voie de conséquence celle des soignants (!) y a contribué de façon décisive. Dans les asiles, on pouvait abandonner les

²⁵ « Large action »

camisoles, le calme revenu, les prises en charges psychothérapeutiques et les sorties possibles. Des super-asiles d'enfermement comme Ville-Evrard devenaient inutiles.

Ainsi, la prescription de Largactil a démontré qu'il était possible d'intervenir dans la maladie mentale grâce à la pharmacologie, largement développée depuis. Laborit aura été à l'origine d'une discipline : la neuro-psychopharmacologie.

Le largactil avait une action mais personne ne savait comment il fonctionnait. Les études se multipliaient dans le monde et Laborit ne souhaitait pas se laisser dépasser. Il abandonne alors la chirurgie pour se consacrer à l'anesthésiologie²⁶, la biochimie cérébrale et la neurophysiologie.

Il déplore la séparation des disciplines médicales préjudiciables au malade, chacun bricolant dans son coin. En 1956, il propose à la Marine la création d'un service de réanimation hospitalier regroupant les malades des diverses disciplines. Ce sera le premier du genre.

Au Val-de-Grâce, Henri Laborit poursuit ses recherches fondamentales tout en participant à la vie des services²⁷, en particulier :

- En neurologie, avec le Pr Coirault et leurs adjoints Weber et Hainaut, il met au point un traitement du delirium tremens par une association Largactil-Viadril.

- Avec le service de chirurgie dirigé par Pierre Boron, il développe la technique de *l'hibernation artificielle*.²⁸

Quelques mots sur cette technique :



Sur un organe isolé, le froid diminue la consommation d'oxygène et permet une conservation plus longue. Sur l'organisme entier, le froid augmente au contraire le métabolisme. On frissonne et on meurt plus vite. Des essais de refroidissement des patients avaient été tentés sous anesthésiques, aboutissant à des catastrophes. Laborit a l'idée d'utiliser les cocktails lytiques pour bloquer ces réactions et baisser la température sans frissons. Le froid, en diminuant l'intensité des processus métaboliques, réduira la libération cellulaire des ions hydrogènes, ralentira donc l'évolution vers l'acidose, de même qu'il diminuera la consommation oxygène et de substrats hydrocarbonés. Avec la complicité de Huguenard et de Sénèque, il réussit à sauver une jeune femme atteinte d'une péritonite appendiculaire inopérable. Sacs de glace, cocktail lytique, sa température allait chuter à trente degrés et permettrait l'opération salvatrice.

Par la suite il démontra que l'hibernation artificielle pouvait être utilisée en chirurgie cardiovasculaire en opérant un chien au sein de l'académie de chirurgie.²⁹

Professeur Pierre Huguenard

Au cours des dernières décennies, l'emploi des techniques d'hypothermie et d'hibernation artificielle a permis des audaces inconcevables antérieurement, en chirurgie cardiaque et cérébrale en particulier.

En 1953 Pierre Huguenard et Laborit se rendaient en mission en Indochine pour y

²⁶ Spécialité qui allie science, vigilance et compassion. L'anesthésiologiste est le médecin qui assume la prise en charge globale du patient durant la période péri-opératoire, sa compétence relevant à la fois de plusieurs domaines médicaux et chirurgicaux.

²⁷ C'est là que je le rencontrai pour la première fois. Un premier souvenir, prégnant, de l'étudiant ignorant de 1955. Stagiaire de troisième année au Val-de-Grâce, dans le service de neurologie, j'étais allé au chevet d'une patiente dans le service de neurochirurgie situé à l'époque au rez-de-chaussée de l'un des deux bâtiments XIXe qui encadraient le jardin Est, face au cloître. La malade était en coma dépassé depuis des jours et en hibernation. J'entends encore Laborit dire à une femme en blanc, son assistante (peut-être son épouse) : « Alors on arrête ? » ; et le geste joint à la parole actionne un interrupteur, et la respiration, « la vie », cessent..

Épisode banal et compréhensible par un médecin ou un interne en fin d'études, mais pour le stagiaire en début de

troisième année que j'étais, non encore imprégné des concepts les plus élémentaires, ce fût un choc. Bardé de tuyaux, un malade en réanimation avant son retour à la conscience vigile ne ressemble-t-il pas étrangement à celui dont le corps au cerveau détruit survit artificiellement. Voir ainsi disposer de « la vie » d'autrui !!! Un postulat aussi fragile et inexact peut avoir cependant d'utiles conséquences. Dans ma pratique pédagogique ultérieure au lit du malade, je me suis toujours efforcé de donner aux stagiaires – quel que soit leur spécialité ou leur statut – un minimum d'information sur ce qui se jouait là et maintenant (extrait de mes *mémoires*)

²⁸ Madame Laborit occupera le poste de praticien dans le service de réanimation de Pierre Huguenard à l'hôpital Henri-Mondor et de chef de travaux de la faculté de Créteil.

²⁹ A Paris, on se moque de lui : « il vaut mieux brûler un hiberné qu'hiberner un brûlé ».

superviser l'adaptation au terrain codifiée par le médecin colonel des Troupes Coloniales Claude Chippaux. Laborit est directement à l'origine des transports sous sédation.

Cette méthode fut employée en Algérie où la direction centrale allait couvrir l'usage de cette technique non officielle, relayée par Duchêne qui formait les réanimateurs du contingent.³⁰

Boucicaud. La biologie des comportements

Genèse des laboratoires

En 1956, Laborit crée dans l'hôpital Boucicaud le *laboratoire d'Agressologie*. Il doit ce laboratoire au Pr Thalheimer - chirurgien adepte de l'hibernation – et à un premier financement des laboratoires Spécia. En 1960 ce laboratoire change son nom pour celui de *laboratoire d'Eutonologie*³¹ ou *CEPBEPE* (Centre d'études expérimentales et cliniques de physiobiologie, de pharmacologie et d'eutonologie). Sont également créés les Journées d'Agressologie (1958) et la revue *Agressologie* (1959). Ce laboratoire, géré par une association sans but lucratif (loi 1901) a fonctionné sans aide de l'État, grâce aux dons et aux droits d'auteur des brevets pris par l'association.

Afin d'étendre ses recherches, Laborit avait souhaité quitter l'Armée et disposer de son propre laboratoire. Mais cette institution avait enfin pris conscience de l'intérêt de ses découvertes.

En 1956, le secrétaire d'État aux forces armées chargé de la Marine, Paul Anxionnaz, lui propose pour le retenir, une promotion dans l'ordre de la légion d'honneur puis une promotion hiérarchique, en vain. Après avoir fait de la médecine navale une description peu amène, Laborit insiste sur le fait qu'il n'a jamais souhaité rester comme beaucoup de ses collègues « un amateur cultivé », qui ne se tient pas à jour des progrès qui se produisent dans le monde. Il accepte de rester dans la Marine, à deux conditions :

- obtenir la direction, directement rattachée au ministre, d'un centre de recherche à créer à Toulon (ce sera le CERB, centre d'études et de recherche de biophysiologie).³²
- avoir l'autorisation de former à Paris, à Boucicaud, des médecins et des pharmaciens de

la Marine, qui pourront ensuite être affectés au Centre de recherche de Toulon.

Au CERB, il travaille sur l'oxygène en hyperpression, l'effet des radars, l'hygiène du travail, les radicaux libres. Il proposait le rôle néfaste des radicaux libres au cours de nombreux syndromes physiopathologiques comme les comas, l'infarctus du myocarde, les processus inflammatoires et le vieillissement. Il s'y était intéressé en expérimentant sur l'utilisation de l'oxygène pur en plongée par les nageurs de combat. Il avait même fait synthétiser des piègeurs de radicaux libres sans susciter l'intérêt de la communauté internationale. Vingt ans après, ajoutait Laborit en 1987, « *on ne peut ouvrir une des innombrables revues scientifiques internationales sans y trouver des travaux relatant la responsabilité des radicaux libres en pathologie* ».

Pendant quatre ans, il fera la navette entre Paris et Toulon, à ses frais.

En 1962, le SSA lui propose de prendre le commandement de la deuxième région maritime à Cherbourg avec le grade de médecin général. Il décline cette proposition. Dans le même temps, le médecin-général de la Marine adjoint au directeur central exprimera ouvertement sa rancœur. Laborit, « *un État dans l'État, un individu curieux qui fait travailler des militaires en milieu civil, à l'Assistance publique de Paris, et n'habite pas Toulon, ville où il dirige un centre de recherche* ». En une semaine, il sera dépouillé de tout, mais... avec une nomination de conseiller technique auprès de l'inspection du Service de santé des Armées. Dès 1993 Laborit avait demandé à Michel Reynier, pharmacien de la Marine, de lui succéder à la tête du CEPBEPE ; mais l'arrêt de la commercialisation du Cantor dont les royalties finançaient le Laboratoire, imposait un dépôt de bilan en 1996. Il en restera le chef de service jusqu'au terme.

Le 21 novembre 1973, il prenait sa retraite. Il aura donc exercé quatorze ans en milieu civil avec le grade de médecin en chef de 1^o classe³³. Du jamais vu.

À Boucicaud, Laborit veut pouvoir disposer de chercheurs de diverses spécialités, d'une équipe initiée à l'approche systémique non enseignée à

³⁰ P. Baest évoque cet épisode dans la revue « urgences médicales, XIII, N°1-2 1994, 41-43

³¹ Étude des réactions de l'organisme à tous type d'agressions, chocs opératoires, stress, blessures, brûlures, froid, etc. Ces réactions à l'agression doivent permettre à

l'organisme de se défendre et de revenir à son état normal (homéostasie).

³² Paul Morand en sera le directeur adjoint.

³³ « médecin-colonel ».

la faculté. Il entend abolir la morgue et les clivages interdisciplinaires qui dans un laboratoire existent entre pharmaciens et médecins et les empêche de se comprendre.

Le maître mot à Boucicaut est transdisciplinarité. Cela signifie, d'abord, pour Laborit lui-même, le recours, à titre personnel, à toutes les disciplines possibles, y compris la cybernétique et aux mathématiques modernes. « Dans son laboratoire, Laborit encourage l'information croisée : pharmacologues, biochimistes, physiologistes exposent devant leurs collègues des notions utiles au groupe mais prises en dehors de leur propre discipline. Deux effets en résultent : ils parlent sous le contrôle d'auditeurs compétents et ils contribuent à l'élaboration d'un langage commun portant sur les concepts fondamentaux, équilibre, choc, douleur, mémoire, stress, afin de féconder leur recherche. Selon Laborit, quatre années sont bien nécessaires pour que ce creuset fonctionne à la satisfaction générale » [...] Des hypothèses de travail fructueuses jailliront de la synthèse de faits appartenant à des disciplines différentes et souvent fort éloignées de l'objet principal de ses préoccupations » (Claude Grenié).

Devenir le chef d'orchestre de spécialistes plus calés que lui en disposant d'un langage commun permettait de mieux saisir différents niveaux d'organisation qui régissent le vivant : ainsi, tout comportement pathologique dépend d'un système neurophysiologique sous-jacent qui dépend lui-même de systèmes biochimiques sous-jacents (etc.). Il faut donc que chaque individu puisse coopérer conceptuellement avec le niveau disciplinaire qui l'englobe.

Pour Laborit, la recherche doit être poly conceptualiste, comme il l'écrit dans une lettre « profession de foi » de 1957 :

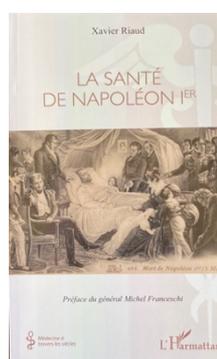
« La vie est une et c'est nous qui en avons séparé artificiellement l'aspect biochimique, bio électro génétique, physiologique, physiopathologique. C'est nous qui avons séparé l'étude des organismes en l'étude d'organes, de tissus, de fonctions. Et pourtant, de l'atome à l'organisme humain, à son

psychisme même, c'est la même matière qui s'organise, se complexifie, s'autorégule. En ignorer le dynamisme, en perdre de vue l'ensemble, préférer la structure au fonctionnel ou l'inverse, c'est se faire une idée parfaitement fautive d'un phénomène unique qui doit être connu tout à la fois... La synthèse exige donc du chercheur une qualité essentielle : la qualité vraiment humaine, celle qui le distingue du robot, l'imagination créatrice ».

Une conception à rebours de l'hyperspécialisation qui se concentre sur un seul niveau d'organisation.³⁴

Maurice Bazot

(à suivre dans le prochain numéro)



Lu pour vous

Xavier RIAUD « La santé de Napoléon Ier » - éditions L'Harmattan, 2022
Nombreux sont les lecteurs de notre revue qui connaissent les œuvres de Xavier Riaud et son intérêt pour Napoléon Ier. Son

« Napoléon Ier et ses médecins » a d'ailleurs obtenu le Prix d'histoire de la médecine aux armées en 2012, et une mention spéciale pour l'ensemble de ses travaux lui a été décernée par le jury de ce même Prix en 2022.

Aujourd'hui, sous le titre « la santé de Napoléon Ier » son dernier livre, préfacé par le Général (2S) Michel Franceschi, historien Napoléonien, est divisé en plusieurs parties destinées à se compléter : Napoléon, ses maladies et ses blessures, qui reprend tout au long de la vie de l'Empereur les éventuelles maladies qu'il a pu contracter ainsi que les blessures reçues sur les différents champs de bataille puis l'étude du Service de santé personnel de l'Empereur, ce qui permet à l'auteur de délivrer une notice

ensemble qui nous est proposé. De ne jamais, en présence d'un événement, d'une action, se restreindre à l'intérêt de l'individu ou du groupe, mais de considérer si possible la signification de l'événement et de l'action à l'égard de l'espèce, c'est-à-dire de l'humanité toute entière »

³⁴ Selon Michel Reynier, sa démarche était guidée par ce qu'il a appelé « le secret des secrets », c'est-à-dire l'identification des niveaux d'organisation, ceux de leurs propres éléments de régulation fonctionnelle et ceux de leurs liens de dépendance. Le secret des secrets, c'est de ne jamais se limiter dans l'examen d'un problème au sous-

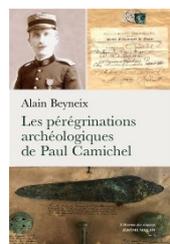
biographique complète des praticiens Corvisart, Hallé, Boyer, Yvan puis d'évoquer les soins dentaires reçus, et à ce titre la personnalité de Dubois-Foucou, son dentiste personnel.

L'auteur s'intéresse ensuite aux médecins présents à Sainte-Hélène, français comme anglais : Antommarchi, O'Meara, Stokoe, Verling et Arnott. Il évoque aussi ceux qui faillirent accompagner l'Empereur dans cet exil : Foureau de Beauregard et Maingault, l'un renonçant pour des motifs financiers, l'autre refusant de débarquer au lieu désigné par l'Angleterre.

Enfin, Xavier Riaud, dans une passionnante dernière partie évoque les différentes hypothèses des causes du décès de l'Empereur : empoisonnement, cancer de l'estomac, apnée du sommeil, pathologie rénale lourde, hémorragie due à un ulcère gastro-duodéal. Chacune de ces possibilités est étudiée, avec une bibliographie spécifique. Au lecteur d'en tirer sa conclusion.

Colonel (h) JP Capel

Alain Beyneix - Les pérégrinations archéologiques de Paul Camichel, Éditions Jérôme Million



La chronique de ce médecin militaire féru d'archéologie, au début du XXe siècle. À l'origine du livre, 25 feuillets reliés en un petit cahier écrit à l'encre noire, sans presque aucune rature, agrémenté de nombreux croquis et plans : médecin militaire, Paul Camichel (1868-1936) consigna presque jour après jour, pendant dix ans jusqu'au seuil de la Grande Guerre, ses recherches sur le terrain et ses découvertes. Outre son intérêt historiographique, la publication de cette chronique jette quelque lumière sur une foule de sites préhistoriques mais aussi protohistoriques et antiques de départements du midi de la France.

Docteur en préhistoire, Alain Beyneix est enseignant et chercheur associé à l'UMR 7194 du CNRS et du Muséum national d'Histoire naturelle. Auteur de plusieurs ouvrages d'archéologie, il est chevalier des Palmes académiques et chevalier des Arts et des Lettres.

MCS(h) Jean-Dominique Caron



Jean-Noël Fabiani-Salmon - 30 nouvelles histoires insolites qui ont fait la médecine, éditions Plon,

Plon,

De la Peste noire au cœur artificiel, le Professeur Jean-Noël Fabiani-Salmon raconte 30 nouvelles histoires insolites qui ont fait l'histoire de la médecine et qui sont à l'origine de certaines des plus grandes découvertes médicales. L'ouvrage est illustré par des dessins d'Alain Bouldouvre.

Le professeur Jean-Noël Fabiani est chef de service à l'hôpital européen Georges-Pompidou à Paris, où il dirige le département de chirurgie cardio-vasculaire. Il est également professeur à l'université Paris-Descartes

JD Caron



Revue de l'Association des Anciens Élèves de l'Institut Pasteur vol. 65, n°248 avril 2023,

« Centenaire d'Alphonse Laveran »

- Alphonse Laveran découvreur du plasmodium

(Jean-Philippe Chippaux)

- Laveran, le pasteurien *(Annick Perrot)*
- Laveran et le prix Nobel de physiologie ou médecine *Jean-Paul Boutin*
- Vaccination contre le paludisme *(Marie Mure)*
- Laveran et l'hygiène militaire *Jean-Philippe Chippaux*

JD Caron

NOUVEL APPEL À COTISATION 2023

35€ par membre

et 50 € pour un couple d'adhérents

Soyez à jour !

DEUX EXPOSITIONS TOUJOURS D'ACTUALITÉ

À voir ou revoir au Musée du Service de santé des armées

EVDG

1place Alphonse Laveran

75015 Paris

Musée du Service de Santé des Armées
1 Pl. Alphonse Laveran
75005 Paris

PHOTOGRAPHIE ET MÉDECINE SAISON 1
1915-1918 : une commande photographique
16 novembre 2021 > 27 février 2022

MUSÉE 1^{er} SEPTEMBRE 2020
DU SERVICE 28 FÉVRIER 2021
DE SANTÉ
DES ARMÉES

ALPHONSE LAVERAN
PORTRAIT D'UN PRIX NOBEL

Musée du Service de santé des armées - 1, place Alphonse Laveran - Paris 5^e